

« Fresque magnifique sur les confins du monde,
doublée d'une réflexion élégiaque
sur le choc des cultures »

LE MONDE

« Le film qui sauva la vie d'Akira Kurosawa »

L'OBS

« Un des plus beaux films du cinéaste japonais »

LES INROCKUPTIBLES

« Le film est d'une très grande beauté, intense,
cyclique et changeante comme les saisons
sibériennes »

HANABI

LES AUTRES FILMS DE LA SEMAINE

■ ■ ■ ■ À NE PAS MANQUER

Tiger Stripes

Film malaisien, taïwanais, français, allemand, néerlandais, indonésien, singapourien et qatari d'Amanda Nell Eu (1 h 34). Dans une communauté rurale, en lisière de la jungle, Zaffan (Zafreen Zairizal) déborde littéralement de la place de petite fille modèle que sa mère et ses professeurs veulent lui assigner. Lorsque ses premières règles surviennent, son corps devient le théâtre de métamorphoses inquiétantes, qui révèlent sa fureur et sa rage. Empruntant aux séries B hongkongaises, le film rend compte, avec une liberté sidérante, de l'expérience adolescente contemporaine où il ne s'agit plus seulement de s'ausculter devant son miroir, mais à travers l'image renvoyée par les réseaux sociaux. ■ M. DL

■ ■ ■ ■ À VOIR

Mis Hermanos

Film chilien de Claudia Llosa (1 h 29). On découvre Angel et son jeune frère, Franco, assis en pleine nature, dans l'herbe, si ce n'est qu'un imposant mur de béton les coupe des montagnes environnantes. Les deux adolescents sont détenus dans un centre pour mineurs, au Chili. La réalisatrice, qui a exercé des fonctions dans différents centres de détention pour mineurs à travers le pays, avec le producteur de cette fiction, s'est inspirée de témoignages et d'histoires entendues pour broser un portrait de groupe nuancé. Il fallait cette mesure pour filmer l'irracontable: Mis Hermanos revient sur un épisode tragique, survenu, en 2007, dans le centre de Puerto Montt, dans le sud du Chili: une dizaine d'adolescents avaient organisé une émeute. Tous moururent étouffés. ■ CL. R.

■ ■ ■ ■ POURQUOI PAS

El Bola

Film espagnol de Achero Mañas (1 h 23). Pablo est un collègue surnommé «el Bola», parce qu'il emporte toujours avec lui une bille d'acier en guise de talisman. Il rencontre Alfredo, qui devient son ami. Autant la famille de Pablo semble subir la coupe d'un père autoritaire, autant celle d'Alfredo semble libérale et ouverte. Petit à petit se fait jour une vérité inimmuable. Pablo est régulièrement battu comme plâtre par son père, qui ne s'est pas remis, devine-t-on, de la perte d'un précédent fils. L'évolution des rapports entre Pablo et Alfredo, la découverte d'un milieu familial dont la culture est radicalement différente de celle du protagoniste, sont, pendant un temps, habilement amenées. Pourtant, c'est lorsque apparaît le véritable thème, la maltraitance des enfants, que le film perd toute ambiguïté pour s'enfoncer dans les marécages d'un scénario attendu. ■ J.-F.R.

La Nouvelle Femme

Film franco-italien de Léa Todorov (1 h 29). Lili d'Alengy (Lella Bekhti), courtisane parisienne et mère d'une petite fille née avec un handicap, quitte Paris pour Rome, afin d'éloigner cette gamine dont elle a honte. Elle y fait la connaissance de Maria Montessori (Iasmine Tinnco), médecin dont les méthodes d'apprentissage destinées aux enfants désignés alors comme «déficients» annoncent, en ce début du XX^e siècle, une révolution. L'époque ne facilite pas la reconnaissance du travail qu'effectue Montessori. Les deux femmes, après s'être jaugées sans réelle empathie, finiront par œuvrer, main dans la main, à cette avancée. Biopic féministe aussi pédagogique que son sujet, le premier long-métrage de fiction de Léa Todorov n'échappe pas à la démonstration ni aux scènes d'émotion attendues (et surlignées). ■ V. CAU.

Scandaleusement vôtre

Film britannique de Thea Sharrock (1 h 42). Le film s'inspire d'un fait réel qui, dans les années 1920, secoua Littlehampton, dans le sud de l'Angleterre: un flot de lettres anonymes et ordurières sont déposées dans la boîte aux lettres d'Edith Swan, l'une des femmes les plus respectables du comité. Tous les regards se portent sur sa voisine, Rose Gooding, une jeune veuve aux mœurs discutables. Le film conjugue la peinture d'une société engoncée dans son exigence de respectabilité et l'intrigue à énigmes. L'enquête finira par mener à une résolution des plus surprenantes. La forme l'est moins: tout se passe dans les clous du film en costumes, liquidant son stock de pittoresque British. La réalisatrice, Thea Sharrock, tord le fait divers pour le faire coïncider avec les standards de l'époque: la sororité finit par triompher de la haine de voisinage. Tout en visant la satire, le film s'organise pour être inoffensif. ■ M. JO.

À L'AFFICHE ÉGALEMENT

Diogenes

Film péruvien de Leonardo Barbuy La Torre (1 h 20).

La Beauté du geste. Danse et éternité

Film documentaire français de Xavier de Lauzanne (1 h 26).

Les Rois de la piste

Film français de Thierry Klifa (1 h 58).

The Mercy Tree

Film franco-italien en polonais de Michele Sallimbeni (1 h 17).



Dersou Ouzala (Maxime Mounzouk) et Vladimir Arseniev (Iouri Solomine). SPLENDOR FILMS

Une fresque sur l'amitié en Sibérie

Le film d'Akira Kurosawa de 1975 ressort en salle en copie numérique

REPRISE

Un gouffre creuse en son cœur la carrière d'Akira Kurosawa (1910-1998), pilier du cinéma japonais qui doit à ce dernier une pluie de chefs-d'œuvre (*Rashomon*, *Les Sept Samouraïs*, *Vivre, Ran*, parmi les plus connus). Au milieu des années 1960, le cinéaste essuie le double échec public de *Barberousse* (1965) et du très original *Dodes kaden* (1970). L'industrie lui tournant le dos, l'artiste, en dépression, attende à sa vie un sinistre jour de décembre 1971.

Œuvre de survivant, *Dersou Ouzala* (1975), qui ressort en salle en copie numérique – à partir d'une restauration remontée à huit ans –, est le premier film qu'Akira Kurosawa réalise à l'étranger, en langue russe et à l'initiative de Mosfilm. Le studio soviétique eut le flair d'accueillir un projet de longue date du cinéaste, d'adapter les carnets d'exploration de Vladimir Arseniev (1872-1930), topographe russe célèbre pour ses travaux sur la Sibérie orientale, dont la rive longe la mer du Japon.

Tournée en décor naturel et en pellicule 70 millimètres, cette coproduction d'envergure ne fut pas exempte de ce que l'on appellera aujourd'hui «soft power» de la part d'un régime hôte entendant célébrer la fraternité entre les peuples. Loin de s'en tenir à cet humanisme de façade, Kurosawa a su tirer de ce matériau ethnographique une œuvre personnelle, fresque magnifique sur les confins du monde, doublée d'une réflexion élégante sur le choc des cultures.

Visions du monde incompatibles

Le film raconte l'amitié sur dix ans entre l'explorateur (Iouri Solomine), officier de l'armée impériale, parti avec sa troupe arpenter l'Oussouri, région sud de l'Extrême-Orient russe, et son guide, Dersou Ouzala (Maxime Mounzouk, acteur toulousain), chasseur autochtone de la taïga. Le petit homme, issu de l'ethnie mongole bezhen, surprend le bataillon par sa fine connaissance, à la fois pratique, intuitive et spirituelle, du terrain. En plein hiver, il sauvera la vie du «Capitaine», perdu en pleine tempête sur un lac gelé. Cinq ans plus tard, au printemps, ils se retrouveront. Mais, un beau jour, le guide, tigre hors pair, tue un tigre par erreur, perdant définitivement sa bonne humeur, puis la vue. C'est alors comme si l'âme de la taïga s'écouait lentement hors de lui.

A travers cette rencontre, Kurosawa prolonge l'un de ses grands sujets, à savoir la façon dont les regards se croisent, quand ceux-ci sont porteurs de visions du monde incompatibles. Ici, ce sont deux rapports à l'espace, et même aux grands espaces, qui se jaugent et s'éprouvent. Sur le relief sibérien, Arseniev exerce le regard en surplomb du scientifique: le monde s'arpeute, traduisible en données cartographiques. Dersou Ouzala, lui, est sensible aux signes,

sa ferveur coloriste. Branchages striant le cadre, crépuscules incandides, horizons illimités, astres se courant après dans l'azur déclinant, surfaces enneigées et champs de joncs pliés par le vent: c'est toute une cosmologie qui se donne à lire en posant un cadre à l'aventure humaine. La clarté de la fable ne devrait pas, en outre, priver les enfants (à partir de 10 ans) de faire aussi la rencontre de Dersou, cet ami universel que tout le monde révérait d'avoir. ■

MATHIEU MACHERET

Film soviétique et japonais d'Akira Kurosawa (1975). Avec Maxime Mounzouk, Iouri Solomine (2 h 22).

LES MEILLEURES ENTRÉES EN FRANCE

	Nombre de semaines d'exploitation	Nombre d'entrées (*)	Nombre d'écrits	Évolution par rapport à la semaine précédente	Total depuis la sortie
<i>Dune. Deuxième partie</i>	2	871 333	994	↓ - 23%	2 255 332
<i>Une vie</i>	3	200 169	648	↓ - 24%	984 720
<i>Bob Marley, One Love</i>	4	147 589	999	↓ - 43%	1 684 799
<i>Baléro</i>	1	139 379	511		139 379
14 jours pour aller mieux	1	133 954	373		133 954
<i>Maison de retraite 2</i>	4	125 971	786	↓ - 41%	1 279 670
<i>Chien et chat</i>	4	125 748	760	↓ - 41%	1 018 659
<i>Cocoricó</i>	5	118 450	746	↓ - 45%	1 720 495
<i>Le Dernier Jaguar</i>	5	81 515	655	↓ - 45%	914 083
<i>Imaginary</i>	1	80 439	250		80 439

SP : quart-général
Source : C. F. Cassin

* Estimation
Période de 6 ou 10 jours inclus

L'OBS

« Dersou Ouzala » : le film qui sauva la vie d'Akira Kurosawa

JE M'ABONNE POUR 1€/SEMAINE



Maksim Munzuk et Yuri Solomin dans « Dersou Ouzala », d'Akira Kurosawa.

Film d'aventures par Akira Kurosawa, avec Yuri Solomin, Maksim Munzuk, Aleksandr Pyatkov (1976, 2h25). Ressortie en salle le 13 mars ★★★☆

Par Nicolas Schaller

Dersou Ouzala, rien que le nom est beau. Dans ce récit d'aventures et d'amitié entre un géographe tsariste et un vieux chasseur de l'ethnie Golde, c'est ce dernier qui continue de marquer chaque génération d'adultes et d'enfants tant ses valeurs, son respect de la nature et de ses esprits, son pittoresque déjà miyazakien nous paraissent lointains et dignes d'inspiration. Aujourd'hui plus que jamais.

« Dersou Ouzala » sauva la vie d'Akira Kurosawa. Le réalisateur des « Sept Samouraïs » se vit proposer le projet par la Mosfilm, le plus grand studio d'URSS, après avoir raté son suicide consécutif à une série d'échecs. D'où, par moments, la rigidité soviétique de la mise en scène. Elle ne nuit ni à la poésie contemplative ni à la pureté émotionnelle du spectacle, oscar du meilleur film étranger en 1976, où la taïga et les éléments tiennent les premiers rôles. A voir en famille pour vibrer à la séquence de fabrication d'une hutte en plein blizzard et à celle du sauvetage du héros pris dans une rivière déchaînée. En attendant une restauration à la hauteur, en 4K.

les Inrockuptibles

“Dersou Ouzala” d’Akira Kurosawa :
ressortie du chef-d’œuvre russe d’un
maître du cinéma japonais

par **Jean-Baptiste Morain**

Publié le 12 mars 2024 à 16h07

Mis à jour le 12 mars 2024 à 16h07



Maksim Munzuk et Yuri Solomin dans “Dersou Ouzala” d’Akira Kurosawa © Splendor films

Reprise, dans une superbe version restaurée, d’un des plus beaux films du cinéaste japonais Akira Kurosawa. Un film qui lui sauva peut-être la vie.

Fable humaniste et écologique, *Dersou Ouzala* occupe une place à part dans la carrière et la vie d'Akira Kurosawa (1910-1998), l'un des grands maîtres du cinéma nippon. En 1970, après l'échec critique et public de l'un de ses chefs-d'œuvre, *Dodes'ka-den*, Kurosawa est au plus mal. Il ne réussit plus à obtenir des financements pour ses films. En décembre 1971, il tente de se suicider en s'égorgeant.

Une opportunité inespérée

C'est le moment où la Mosfilm, la société de production cinématographique soviétique, lui propose de venir tourner en Russie. Le cinéaste japonais accepte, et propose de tourner un projet qu'il avait depuis les années 1930 : adapter deux livres de la trilogie autobiographique *Dersou Ouzala* écrite par l'officier-topographe et explorateur de la Sibérie orientale Vladimir Arseniev, *La Taïga de l'Oussouri – Mes expéditions avec le chasseur gold Derzou* (1921) et *Dersou Ouzala : la Taïga de l'Oussouri* (1923). Le film décrit les explorations d'Arseniev et de Dersou dans la vallée de l'Oussouri de 1902 à 1907.

Kurosawa, à 63 ans, après avoir réalisé une vingtaine de films (et non des moindres, comme *Rashomon* ou *Les Sept Samouraïs*), se lance dans une nouvelle aventure. Il part écrire avec quatre de ses collaborateurs habituels et tourner au fin fond de la Sibérie, dans des conditions climatiques difficiles. Le tournage dure près d'un an.

À la croisée des mondes

Dersou Ouzala est l'histoire d'une amitié entre deux hommes que tout semble opposer : un officier russe chargé de faire des relevés topographiques et son guide, un vieux chasseur-trappeur golde (précisément un autochtone oussurien de la tribu Nanai), Dersou, interprété par l'extraordinaire Maksim Mounzouk. Dersou est un homme de la nature. Il a perdu sa femme et sa famille, tuées par une épidémie de variole.

Mais, c'est aussi l'histoire triste d'un vieil homme dont la santé se dégrade vite après qu'il a tiré sur un tigre sans parvenir à le tuer (mauvais présage pour les Goldes), et qui se convainc, par superstition, qu'il va mourir. Arseniev l'accueille chez lui, dans sa maison, dans sa famille, mais Dersou préfère repartir dans son pays. Le film, dès la première séquence, montre qu'un monde est en train de disparaître, celui d'hommes qui vivaient en harmonie avec une nature qui est en train d'être détruite par la civilisation pour construire des villes, des industries.

Dersou Ouzala remporte un grand succès auprès du public international, relance la carrière (et aussi la vie) de Kurosawa, remporte l'Oscar du Meilleur film étranger en 1976. C'est aujourd'hui un classique, un film magnifique, pour petits et grands, aussi lyrique que pudique, dont on ne peut oublier, après l'avoir vue, la fabuleuse scène de tempête où les deux héros, pour ne pas mourir, se construisent une sorte de grand nid avec des herbes, et puis, inoubliables, ces deux cris déchirants de deux hommes qui se recherchent et se retrouvent : "Dersouuuuu !" , "Capitaaaaaaan !" ... Akira a sans doute lui aussi retrouvé Kurosawa grâce à ce film en partant travailler loin de chez lui.

Ensuite, à partir de 1980 et avec l'aide de George Lucas et de Francis Ford Coppola, Kurosawa réalisera quelques grandes fresques, comme *Kagemusha* et *Ran*. Mais c'est une autre histoire que nous vous raconterons un autre jour...



HANABI

DERSOU OUZALA | CRITIQUE DU FILM

22 février 2024

Un film d'Akira Kurosawa

Aventure, Drame | Japon, Union Soviétique | 2h22 | 1976, ressortie le 13 mars 2024



Note : 4,8/5

En 1902, Vladimir Arseniev, officier topographe de l'Armée russe, est chargé d'explorer le bassin de l'Oussouri. Là-bas, il rencontre Dersou Ouzala, un chasseur golde qui vit dans la taïga, en parfaite harmonie avec la nature. Entre ces deux hommes que tout semble séparer, une amitié voit le jour...

Dersou Ouzala, autobiographie d'une amitié

Depuis les années 1930, un projet trotte dans la tête d'Akira Kurosawa : adapter à l'écran le [récit autobiographique](#) d'un topographe russe, Vladimir Arseniev. Au début du XXe siècle, cet officier de l'armée impériale russe est envoyé en exploration dans la région du bassin de l'Oussouri, près de la frontière chinoise. Avec son détachement, Arseniev fait la rencontre d'un chasseur de la tribu nanai, Dersou Ouzala. L'homme, qui vit dans la taïga et chasse les zibelines pour en vendre la peau, n'a plus rien, ni maison ni famille, emportée par la variole. Il ne lui reste – et ce n'est pas peu de chose – que la nature qui l'entoure. Bien que rude, parfois trompeuse, la nature est une interlocutrice vis-à-vis de laquelle Dersou a la plus grande écoute et le plus grand respect.



Malgré l'éducation citadine de l'un et la vie sauvage de l'autre, les deux hommes se lient d'une profonde amitié. Dersou guidera le détachement d'Arseiev à deux reprises, en 1902 et 1907. C'est lors de cette deuxième expédition que le chasseur tire sur un tigre de Sibérie, un animal sacré pour son peuple. À partir de ce moment décisif, rien ne va plus, la nature se venge de cette blessure, pourtant involontaire.

Son ami, qui ne peut se résoudre à le laisser (dé)périr dans la taïga, l'invite à s'installer chez lui, à Khanarovsk. Dersou accepte, de guerre las. Mais un « homme des bois » comme lui saura-t-il se transplanter en terre des hommes ?



Bons baisers d'URSS

C'est finalement 40 ans plus tard, en 1973, que l'occasion idéale se présente à Kurosawa. Le studio soviétique Mosfilm le contacte afin de réaliser un film ensemble. Kurosawa, qui n'est plus tout jeune et s'est remis depuis peu d'une tentative de suicide, part s'installer au fin fond de la Russie, dans cette même nature totale qu'a défriché Arseniev. Le tournage, comme bien souvent [chez le cinéaste](#), se révèle aussi âpre que son décor. Froids intenses, vents déchaînés, saisons changeantes : tous les ingrédients symboliques (mais bien réels !) de Kurosawa sont là.

La nature de cette région reculée réverbère à l'écran dans toute sa puissance et sa sacralité. Maksim Mounzouk, que Kurosawa a voulu contre l'avis de la production dans le rôle de Dersou, en est le prophète parfait.



Les prix, l'oubli

Quand le film sort en 1975, il ne provoque pas le même effet au Japon et en Occident. Il remporte le Prix d'Or du Festival international du film de Moscou. Il est ensuite sacré aux Oscars en tant que meilleur film dans une langue étrangère. La réception est chaleureuse, tant dans la presse qu'au box-office. Au Japon, rien n'est moins sûr.

Les critiques ne s'accordent pas sur la place de *Dersou Ouzala* dans la parabole cinématographique d'Akira Kurosawa. Néanmoins, le film – qui plus est dans sa version restaurée – est d'une très grande beauté, intense, cyclique et changeante comme les saisons sibériennes. Depuis le siècle dernier, la nature et ses chantres ne se portent plus très bien. Que le cinéma, alors, les aide à reprendre leur souffle...

LE BLEU

DU MIROIR



DERSOU OUZALA

En 1902, Vladimir Arseniev, officier-topographe, mène une expédition chargée d'explorer la région de l'Oussouri, en Russie orientale. Il y rencontre Dersou Ouzala, un chasseur qui connaît parfaitement le territoire. Ensemble, les deux hommes affronteront une nature hostile et finiront par se lier d'amitié.

CRITIQUE DU FILM

Lorsqu'il commence le tournage de *Dersou Ouzala*, en 1974 en Sibérie, **Akira Kurosawa** sort d'une période extrêmement compliquée, tant sur le plan artistique – son précédent film *Dodes' Kaden* a connu un échec public et critique et le cinéaste n'était pas sûr de pouvoir retourner un jour – que personnel – problèmes de santé et tentative de suicide. Les studios soviétiques Mosfilm désirant travailler avec lui, Kurosawa leur a donc soumis la possibilité d'adapter les récits de Vladimir Arseniev, officier topographe russe qui avait relaté son périple dans la Taïga de l'Oussouri et sa rencontre avec un chasseur golde qui lui avait servi de guide.

Dersou Ouzala, magnifiquement campé par Maksim Mounzouk auquel les producteurs ne voulaient pourtant pas confier le rôle au départ, rencontre Arseniev et ses hommes et, très

rapidement, il se fait adopter comme guide. Sa perspicacité, sa connaissance de la nature et des éléments permet à Dersou Ouzala de tirer des conclusions sur les dangers, les pistes à suivre. Si le contact incessant du chasseur avec la Taïga l'a rendu « savant » et expert de ces contrées, il ne fanfaronne pas pour autant. Très marqué par la perte de sa famille, emportée par la variole, Dersou Ouzala se montre humble en toutes circonstances. Et respectueux également des animaux, qu'il ne faut tuer qu'à bon escient et de tous les êtres humains, même quand il s'agit d'inconnus. Il n'a pas besoin de prouver sa force, comme le font les soldats russes qui se livrent à des jeux brutaux pour tromper leur ennui. De même, le chasseur golde ne fanfaronne pas et avoue qu'il a peur quand c'est le cas.



Le personnage de Dersou Ouzala, est particulièrement touchant, car intelligent et généreux. Ses vertus sont celles d'un homme qui a compris qu'on n'est rien tout seul et qu'on est trop fragile face aux éléments. Arseniev – interprété sobrement par Iouri Solomine – a suffisamment d'intuition et d'intelligence pour très vite accepter l'idée qu'il a autant à apprendre de son guide que l'inverse. Le troisième personnage de cette histoire c'est bien sûr la Nature elle-même, qui s'avère magnifique mais impitoyable, puissante et pouvant s'avérer destructrice pour ceux qui se montrent imprudents ou arrogants. Les incroyables couleurs de la végétation sont magnifiées par le talent de peintre d'Akira Kurosawa et certaines scènes paraissent irréelles, oniriques, come celle du lac gelé ou l'apparition d'un tigre vengeur qui vient traumatiser Dersou Ouzala.

Incroyable histoire d'amitié entre deux hommes, récit d'initiation, fable écologique – sans pour autant tomber dans un écueil moralisateur – *Dersou Ouzala* est tout cela à la fois et a le charme des grands livres d'aventure, avec pléthore de scènes inoubliables parsèment

le film, comme celle de la construction d'un abri de fortune alors que les éléments se déchaînent et mettent en péril la vie des deux hommes.

ON POURRA REVOIR *DERSOU OUZALA* SUR GRAND ÉCRAN, DÈS LE 13 [MARS](#) DANS UNE SUPERBE VERSION RESTAURÉE ET DISTRIBUÉE PAR [SPLENDOR FILMS](#).

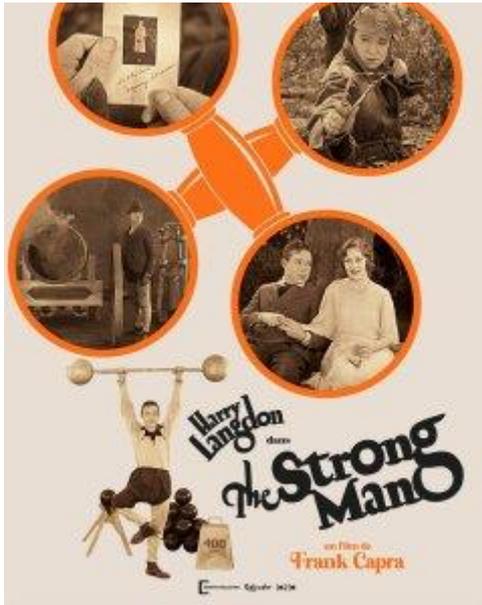
AVOIR AIRE

Chef-d'œuvre burlesque

Le 4 décembre 2023

Un bijou du cinéma burlesque muet, qui permet de redécouvrir le génial Harry Langdon, dirigé ici par un maître de la comédie américaine.





- **Réalisateur** : Frank Capra
- **Acteurs** : Tara Reid, Harry Langdon, Priscilla Bonner, Gertrude Astor, William V. Mong, Robert McKim
- **Genre** : Comédie, Comédie dramatique, Romance, Film muet, Noir et blanc
- **Nationalité** : Américain
- **Distributeur** : Splendor Films
- **Editeur vidéo** : KVP
- **Durée** : 1h15mn
- **Reprise**: 13 décembre 2023
- **Titre original** : The Strong Man

► **Année de production : 1926**

Résumé : Après la Première Guerre mondiale, un vétéran belge traverse les États-Unis en compagnie d'un cirque itinérant. Assistant du "Grand Zandow", l'homme le plus fort du monde, il tente de trouver Mary Brown, la jeune fille américaine qui lui envoya des lettres pendant la guerre et dont il est tombé amoureux.

Critique : Après plusieurs courts-métrages réalisés sous la direction de Mack Sennett dès 1924, Harry Langdon devient pendant quelques années une vedette majeure du burlesque américain, formant avec Charles Chaplin, Buster Keaton et Harold Lloyd la "bande des quatre" du genre. Avant de devenir son propre metteur en scène (*Papa d'un jour*, 1927), il entame une collaboration avec Frank Capra : *L'athlète complet*, qui pourrait composer un triptyque avec *Plein les bottes* et *Sa dernière culotte*, est en soi un sommet de mise en scène, d'inventivité et d'humour, tout en caractérisant définitivement le personnage de Langdon : un rêveur humaniste, dégageant une poésie décalée et combinant maladresse et

agilité combative. L'œuvre frappe par la modernité de ses gags et l'intemporalité de sa beauté, mais aussi par sa capacité à mélanger les genres, du film de guerre parodique au mélodrame urbain, en passant par la comédie loufoque.



© 2023 Splendor Films. Tous droits réservés.

Quatre séquences sont à ce titre mémorables : une première scène voyant le soldat Langdon se défendre contre un ennemi avec un lance-pierres ; un affrontement ambigu avec une dame dans un hôtel, précédé d'une montée d'escalier pittoresque ; un voyage en camion perturbé par un rhume et une scène finale d'anthologie, où la folie acrobatique dénote un sens aigu de l'espace et du rythme. Une osmose entre la finesse et l'efficacité qui marque la rencontre entre un acteur prodigieux et un cinéaste qui révèle déjà toute sa profondeur : bien avant [Arsenic et vieilles dentelles](#) ou [La vie est belle](#), Frank Capra aborde le thème de l'innocent confronté à un monde hostile qu'il ne soupçonne pas. Et il ne serait pas surprenant que Michel Hazanavicius se soit aussi inspiré de cet *athlète complet* pour peaufiner le scénario et certains passages mélancoliques et comiques de [The Artist](#). Il faut aussi souligner l'excellente musique de Xavier Demerliac interprétée par l'Attirail, et que les spectateurs des Rencontres cinématographiques de Cannes ont pu découvrir à l'occasion d'un mémorable ciné-concert.

Gérard Crespo